

jeunes gens ; mais, d'un autre côté, il savait que le rusé Huron chercherait à s'attribuer toute la gloire de la défaite des Iroquois, et réclamerait pour lui et les siens la plus grande partie des dépouilles ennemies, y compris les marchandises des Français, sous le prétexte que sans lui ces marchandises eussent été perdues et que les Iroquois n'auraient pas été punis. D'un autre côté, Colas avait appris par grand Pierre que Le Rat n'était pas allé trouver les Français à la bourgade du Lièvre pour leur offrir de les venger, mais bien pour requérir leur aide, afin de reprendre ses pièges volés et de se venger, lui, des Iroquois. Il pensait bien que Le Rat cacherait les vrais motifs qui le faisaient agir pour mieux se faire payer son assistance ; aussi se proposait-il de le déjouer sur ce point.

Tous les hommes réunis dans la seconde salle de la cave se délassaient des fatigues de la journée et fumaient la pipe autour d'un bon feu.

— Mes amis, leur dit Colas, il est probable que dans quelques jours nous serons obligés de marcher contre les Iroquois qui ont pillé nos canots l'autonne dernier. Ils sont campés sur l'une des îles Manitouliues ; je ne puis dire au juste laquelle maintenant. Je partirai pour la bourgade du Lièvre demain au point du jour. Mais j'aimerais auparavant à savoir sur combien d'entre vous je puis compter pour aller à l'ennemi. Il y en a plusieurs qui ne se sont engagés que pour le voyage aller et retour et qui ne sont pas tenus d'aller plus loin qu'ici ; quelques-uns m'ont promis de venir avec moi jusqu'à Michilimakinac, si c'est nécessaire. Je crois que si nous attaquons les Iroquois, nous les battons, et que, dans ce cas, nous n'aurons pas besoin d'aller à Michilimakinac. Que ceux qui veulent me suivre jusqu'au bout et m'aider à reprendre notre butin des Iroquois lèvent la main.

Tous levèrent la main, sans en excepter les deux Esquimaux qui commençaient à assez bien comprendre le français.

— Merci, mes amis, continua Colas, je m'y attendais. Je vous savais trop braves et généreux pour croire qu'un seul d'entre vous ne serait pas prêt à venger le sang versé et l'honneur français si audacieusement outragé, en pleine paix, par nos ennemis communs. Il faudra néanmoins qu'un ou deux d'entre vous restent à la cave avec les Esquimaux pour avoir soin des chiens. Demain j'irai à la bourgade du Lièvre. Je ne serai qu'un jour ou deux absent. Jean et Bibi m'accompagneront. Grand Pierre nous conduira par le chemin de raccourci que je ne connais pas. Es-tu prêt, Bibi ?

— Toujours, mon bourgeois. Faudra-t-il que j'emporte mon fusil, ma canne et mon sabre ?

— Tu as donc un sabre aussi, Bibi ? Je ne l'ai pas encore vu. Montre-nous ça.

Bibi alla retirer d'un paquet soigneusement ficelé un immense sabre de cavalerie dont il s'était souvent servi pour les exercices d'escrime qu'il exécutait dans la troupe de bohémiens dont il avait jadis fait partie. Il tira de son fourreau une formidable lame ciselée de brèches nombreuses.

— Voici, dit-il, en exécutant un moulinet théâ-

tral, le sabre de mon père ! On en parlera dans les siècles à venir.

— Mais, c'est une scie, Bibi, s'écria Jean ; j'aime bien mieux ta canne.

— Ton sabre est bien beau, reprit Colas en souriant, mais il ne faut pas que tu emportes ton fusil, ni ton sabre, pas même ton couteau de chasse, à moins que tu puisses le dissimuler complètement. Ce n'est pas sur le sentier de la guerre que je prétends te mener demain. Je veux te faire faire connaissance avec des sauvages amis ; il est bon que tu commences un peu à connaître leurs mœurs et leurs habitudes. Tu parles déjà un peu bien l'algonquin, tu vas entendre bientôt celui de la bourgade du Lièvre. Ce n'est pas en guerrier que je veux t'introduire, mais comme un homme de paix, comme la grande Médecine ! Il faudra que tu te déguises.

— En lièvre ? mais je n'ai pas de costume pour ce déguisement-là ! dit Bibi avec un grand sérieux.

— Ça ne sera pas nécessaire. Grand Pierre te peindra en grande Médecine avant d'entrer dans le village. Il te faudra un sac dans lequel sera ta médecine.

— N'ayez crainte. Je suis l'homme pour la médecine ; j'ai emporté avec moi de la graisse d'ours, avec laquelle je sais confectionner des pommades, qui sont de vraies panacées pour tous les maux. Et puis, je pourrai apporter ma canne. Je la peindrai comme un bâton de barbier.

— Va pour ta canne.

Mais la canne de Bibi n'était point un instrument aussi inoffensif que son nom semblait l'indiquer. C'était une barre d'acier de trois quarts de pouce carré, longue de quatre pieds, dont un des bouts était appointi et l'autre arrondi, avec une tête, de manière à servir de poignée, et qui, jusqu'à une distance de six à sept pouces, était recouverte d'une peau de caribou, pour que le froid de l'acier ne causât pas de blessure à la main nue. Cette canne, que Bibi appelait quelquefois son fleuret, était, maniée à deux mains, une arme réellement formidable. Il s'était exercé à la lancer comme un javelot, et, à plus de vingt pieds, il pouvait la planter, avec une justesse étonnante, dans un bout de la grandeur d'un écu de trois francs. Elle avait été confectionnée par Jean, qui en avait une semblable.

— Et qu'est-ce que j'aurai à faire ? demanda Bibi.

— Tu ne riras pas. Tu ne chercheras pas à faire rire. Tu garderas ton sérieux, comme il convient à la grande Médecine.

— N'ayez crainte. Et qu'est-ce que je dirai si on me questionne ?

— On ne te questionnera pas. Ton apparence et ta profession te feront passer dans l'opinion des sauvages pour un être protégé par le Manitou.

— Qu'ils ne s'y fient pas trop. Mais enfin, s'ils me parlent ?

— Comme tu ne les comprendras pas, tu n'auras qu'à dire : Hun ! comme grand Pierre.

— Hun ! Ça, c'est facile, mais s'ils ne comprennent pas ?